

H-France Review Vol. 19 (November 2019), No. 224

Joseph Déjacque, *À bas les chefs ! : Écrits libertaires (1847-1863)*. Présentés par Thomas Bouchet. Paris : La Fabrique Éditions, 2016. 336 pp. Notes, chronologie, sources et bibliographie. €15.00 (pb). ISBN 9782358720779.

Compte-rendu par Loïc Rignol, Université de Franche-Comté.

Qui connaît Joseph Déjacque ? Qui se souvient de ce poète et penseur anarchiste, né en 1821 et mort en 1865 ? Ce colleur en papier peint parisien a failli laisser les traces que font des pas dans l'eau, apparues et disparues aussitôt. Si Déjacque nous parle encore aujourd'hui, c'est grâce à des travaux comme ceux de Thomas Bouchet. En historien, il mène l'enquête et rassemble ces empreintes qu'il déchiffre sur l'Ancien et le Nouveau Monde. Ainsi ramène-t-il Déjacque à la vie dans ce choix d'écrits qu'il nous offre. Th. Bouchet a souhaité couvrir la diversité de son œuvre, sur la totalité de sa vie, en y joignant plusieurs inédits. Le livre représente le quart des écrits connus. Il est divisé en sept chapitres, chronologiques et thématiques ; chacun d'entre eux est éclairé par une introduction. L'ensemble est précédé et conclu par deux études situant Déjacque dans son temps.

Dans une brillante présentation « Écrire combattre », Thomas Bouchet montre qu'il s'agit d'un seul et même acte pour Déjacque. Sa biographie en atteste. Orphelin de père, Déjacque est placé par sa mère en apprentissage à Paris, avant de s'engager dans la marine de guerre. Au début de la Seconde République, il est enrôlé dans les Ateliers nationaux. Condamné à la déportation après juin 1848, il est libéré et regagne Paris. En 1851, il est condamné de nouveau pour son recueil *Les Lazaréennes*, puis libéré. Il décide de quitter la France au début de l'année 1852. C'est le début d'un long exil : il confie à l'errance ses espérances. Il s'installe d'abord à Londres (1852) puis à Jersey (de 1852 à 1854). Il s'embarque pour les États-Unis, habite New York (1854-1855), puis la Nouvelle-Orléans (1855-1858) et de nouveau New York (1858-1861). Profitant de l'amnistie de 1859, l'anarchiste retourne en France en 1863, pour y vivre la même existence de misère qu'il a toujours connue. Th. Bouchet nous apporte des indications précieuses sur la fin de sa vie. Déjacque est admis à l'hospice Bicêtre le 22 avril 1864 sur demande de la préfecture de police. Il est atteint de délire : un ange lui aurait révélé qu'il était « le fils de Dieu ». Il y meurt le 18 novembre 1865, et non en 1864 comme on l'a longtemps cru. Toute sa vie, Déjacque aura été un partisan de l'omniliberté, d'une liberté pour tous et pour toujours. En son nom, il ouvre la bouche comme on ouvre le feu : ses mots sont des grenades jetées contre les murs du vieux monde. C'est un colleur sans pareil : il attrape ses lecteurs au col et les colle au mur avec des formules assassines.

Évoquant d'abord les travaux de Déjacque à Paris et Londres (1847-1852), Th. Bouchet rappelle qu'il perd rapidement ses illusions sur la Seconde République et en devient même un adversaire résolu, placé pour cette raison sous surveillance policière. En 1852, l'exil s'impose à lui. On relèvera quelques fulgurances de Déjacque dans des poèmes de cette période. Ainsi, dans *La Proclamation de la République, chant patriotique*, il écrit qu'il faut « faire exploser comme un cratère en flamme / Cette lave d'honneur que recèle toute âme » (p. 35). Désormais « il n'est pas pour les rois d'abris que chez les morts » (p. 38). Ou encore, dans *Les Lazaréennes*, il dévoile ces vers qui tracent tout un idéal : « Ne demandant à chacun de nous / De travail que selon ses forces / Et rendant en bien-être, en doux et tendres soins / À toute selon ses besoins. » (p. 42). Et c'est clairement l'utopie que Déjacque chante à l'envi : « J'ai dans le cœur un essaim d'utopies, / Songes ailés qui bâtissent au ciel. » (p. 43). C'est l'utopie, insiste-t-il, qui fera le monde selon ses vues : « Le jour approche où l'idéalité / Au vieux cadran de la réalité / Aura marqué l'heure des utopies !... » (p. 45).

L'exil de Déjacque à Jersey (1852-1854) occupe le chapitre suivant. C'est là qu'il se dit ouvertement anarchiste et s'attire la méfiance des autres exilés. Dans son discours sur la tombe de la proscriète Louise Julien, le 26 juillet 1853, il lance un hommage féministe à cette « femme-Christ » (p. 55). Aussi faut-il unir « partout et toujours la cause des prolétaires à celle des femmes, l'émancipation, l'affranchissement des uns à l'émancipation, l'affranchissement des autres » (p. 58). C'est à Jersey aussi qu'il rédige *La Question révolutionnaire*. L'œuvre fait scandale dans l'émigration française quand elle est publiée à New York en 1854. Déjacque s'en prend à la bourgeoisie et aux masques derrière lesquels elle se cache : religion, propriété, gouvernement, famille. Il se lance dans de véritables appels au meurtre. Tuer un bourgeois ou un prince, ce n'est pas tuer un humain, s'emporte-t-il, « c'est détruire une bête féroce et la dépouiller de sa fourrure » (p. 62). Mais cette violence doit avoir un guide, il lui faut une idée pour s'accomplir. Les mains ont besoin des yeux pour abolir tous les gouvernements, afin qu'advienne « l'anarchie, la souveraineté individuelle, la liberté entière, illimitée, absolue de tout faire, tout ce qui est dans la nature de l'être humain » (p. 64). Cette liberté réelle reposera, de façon transitoire, sur la législation directe pour installer la « liberté en tout et partout » (p. 88).

L'ouvrage aborde ensuite les débuts de l'exil américain, de 1854 à 1858. Le libertaire s'embarque pour le Nouveau Monde au printemps 1854. À la Nouvelle-Orléans, il signe en 1857 deux pamphlets contre Proudhon et Béranger, qui connaissent peu d'échos. En mai, il fait paraître *De l'Être-humain mâle et femelle. Lettre à P.-J. Proudhon*. Il y réaffirme son féminisme ardent contre la misogynie rampante de son illustre devancier. Puisque l'émancipation de la femme est « la question d'émancipation de l'être humain des deux sexes » (p. 116) : l'homme et la femme sont libres ensemble ou esclaves tous les deux. Comment prétendre libérer le prolétaire de l'exploitation des bourgeois et consacrer l'exploitation de la prolétaire par son compagnon ? Proudhon n'est qu'un « anarchiste juste-milieu, libéral », qui n'a pas le courage d'aller au bout de ses raisonnements. Il devrait être « libertaire » (p. 119), néologisme que Déjacque invente alors. Et comme il diagnostique Proudhon de son vivant, il autopsie Béranger après sa mort. Que fut en vérité ce maître-chantant, ce maître-enchanteur, écrit-il dans *Béranger au pilori*, si ce n'est « un bon bourgeois, le dos au feu, le ventre à table » (p. 129) ? Né dans les bas-fonds, il trahit les siens pour s'élever. Il resta toute sa vie un « joueur de flûte de la bourgeoisie » (p. 135) : il endormit le peuple pour le rendre docile.

C'est l'aventure du *Libertaire*, le journal de Déjacque publié à New York, qui retient ensuite l'attention. Dix articles sont publiés pour illustrer sa philosophie. Sans financement, écrit en

français, le journal vit péniblement et n'a presque pas de lecteurs. Pourtant 27 numéros paraissent du 9 juin 1858 au 4 février 1861. Son premier numéro donne le ton. Déjacque ambitionne de propager des idées nouvelles « en caractères de flamme » pour mieux « pulvériser le vieil ordre ou plutôt le désordre légal » (p. 141 et 142). Aussi, matérialiste et athée, combat-il en faveur de « l'affranchissement de toutes les chairs et de toutes les intelligences » (p. 192). Avec ces perpétuelles provocations, on comprend que Déjacque éprouve le besoin de faire la théorie des scandales qu'il suscite. Le scandale convertit, proclame-t-il, « par la morsure et par le feu » (p. 155-56), en perçant le tympan des multitudes. L'anarchiste déploie également sa pensée cosmique sur le Circulus. Plus de religion, d'enfer et de paradis, plus de haut et de bas, de dominants et de dominés dans les éternelles attractions qui font l'Univers. Le réel lui-même est donc révolutionnaire. « Le progrès dans l'infini c'est le progrès infini », affirme-t-il. C'est aussi « le grand creuset » (p. 158), dont émane tout ce qui est, et appelle les morts à une nouvelle vie. Réfléchissant ensuite sur l'autorité et la dictature, Déjacque stigmatise les rêves de toute-puissance de certains socialistes. Ils ont attrapé « le torticolis du despotisme » (p. 167) et pensent qu'il faudra toujours des maîtres à l'humanité. Contre ces « dictaturistes », il faut hisser le drapeau du « libertarisme » (p. 168). La véritable autorité, la seule légitime, est « l'autorité naturelle ou anarchique » (p. 173), celle qu'exerça Proudhon par exemple en 1848 : « elle n'est pas l'Autorité, elle fait autorité » (p. 176). Elle n'est pas « la dictature animale » du passé, mais la « dictature hominale » (p. 176) de l'avenir. Déjacque salue enfin le sacrifice de John Brown, un authentique révolutionnaire. Il a été « le Spartacus qui appelait les modernes ilotes à briser leurs fers, les noirs à prendre les armes » (p. 187).

Des extraits de *L'Humanisphère. Utopie anarchique* forment un nouveau chapitre. Faute de souscripteurs, Déjacque se résout à publier son utopie en feuillets, de 1858 à 1859, dans *Le Libéraire* qu'il crée dans ce but. Dans une première partie, il la présente comme « une œuvre infernale, le cri d'un esclave rebelle » (p. 199). Son écrit, « c'est de l'acier tourné en in-8° », « un projectile autoricide » (p. 200) chargé d'abattre le monde civilisé. Car cette autorité impose sans cesse sa discipline. Il faut donc la détruire pour donner naissance à « l'ordre anarchique dans l'égalité et la liberté » (p. 208). Déjacque fait la généalogie de la servitude. Pour son malheur, l'humanité prit un poison pour un remède et se mit à croire en Dieu. Ce souverain céleste justifia tous les souverains terrestres. La liberté a péri sous ce déluge divin, ce « cataclysme moral » (p. 209). La « sainte institution de l'autorité » (p. 209) couvrit alors la terre de lieux de culte et de lieux de domination, enchaînant la chair et l'esprit des humains. Disciple de Fourier sur ce point, la vraie liberté consiste à suivre ses attractions pour atteindre « l'entier développement de sa nature » (p. 210), sans qu'aucun pouvoir ne vienne l'en empêcher. Les humains doivent graviter sur la Terre comme les astres gravitent dans le ciel, en obéissant à leurs seules impulsions. Dans une seconde partie, Déjacque décrit le monde promis à l'anarchie. En 2858, l'humanité vit dans l'humanisphère, sorte de phalanstère anarchiste, et ne forme plus qu'une seule cité. Elle maîtrise les éléments au point de faire du globe un vaste jardin. L'amour y est sans contrainte. « L'attrait est l[']a['] seule chaîne, le plaisir l[']a['] seule règle » (p. 232). Même liberté dans l'enseignement : « la liberté de l'instruction afin d'avoir l'instruction de la liberté » (p. 236). Le travail y est, comme pour Fourier, varié et attrayant. L'anarchie pour Déjacque, c'est bien l'ordre naturel, c'est-à-dire la libre circulation comme celle du « sang d'un homme en bonne santé circule en ses artères » (p. 240). « Or donc l'absence d'ordres, voilà l'ordre véritable » (p. 241). Vienne donc le temps où « toutes les craties et les archies [']feront['] place à l'anarchie » (p. 242).

La reproduction presque intégrale du numéro 25 du *Libéraire*, daté du 17 août 1860, apporte des détails sur la rédaction du journal. Déjacque s'occupe de tout, s'il écrit presque tous les articles,

il plie aussi, porte et envoie le journal lui-même. Condamné à gagner son pain comme il peut, il ne peut consacrer au journal tout le temps qu'il faudrait. Ses nuits de veille n'y suffisent pas, ni ses maigres économies. Ces circonstances expliquent les difficultés d'assurer une publication régulière. Il se sent découragé et envisage de tout arrêter, maintenant que *L'Humanisphère* y a été publié. Il aimerait passer le relais à d'autres.

Un ultime chapitre offre les dernières lettres de Déjacque, de 1861 à 1863. Après la fin du *Libertaire*, en février 1861, il ne publie plus. Seules quelques lettres nous permettent de connaître alors les derniers sentiers de sa pensée. Dans l'une d'entre elles, adressée de New York au proscrit Pierre Vésinier en février 1861, Déjacque donne des renseignements sur la révolte avortée de John Brown. Il annonce son retour en Europe et en France, lassé dit-il, de vivre « en ermite au milieu de la foule » (p. 291). Et c'est de Paris, où il vit en exil dans la ville de sa naissance, qu'il envoie trois lettres à Proudhon, à la fin de l'année 1863. S'il l'a tant vilipendé, il ne manque pas, dans sa première lettre, de louer « le nom si retentissant » (p. 295), le « titan » (p. 298) qu'est Proudhon. Et si Déjacque se souvient de « ses irrévérences » à son égard, il se dit pourtant son « sincère et fraternel ami » (p. 299). Dans cette première lettre, il y répète que la seule justice possible est celle du talion. Dans une autre lettre, Déjacque réclame ses « scientifiques conseils » (p. 301) pour un manuscrit sur l'association qu'il lui envoie. Ce dernier n'a pas été retrouvé. Dans une dernière lettre, il évoque « les fatalités logiques » (p. 303), c'est-à-dire les lois qui commandent aux corps sociaux. Il souhaite envoyer à Proudhon un travail sur Dieu.

Dans une étude finale consacrée à Déjacque comme premier des libertaires, Th. Bouchet commente son style et sa pensée. Il rappelle que Déjacque méprise son temps, et la plupart des hommes qui y vivent : juifs et jésuites, capitalistes et négriers, républicains et monarchistes... Toutes ces autorités sont écorchées, étrillées par ses soins. Sa prose n'épargne pas même ses frères prolétaires. On comprend sa solitude. Celle-ci n'est pas complète pourtant. Déjacque s'inspire de quatre de ses contemporains : Proudhon pour sa mise en pièces de la propriété, Pierre Leroux pour sa théorie du Circulus, Fourier pour l'attraction, la série et le travail attrayant, Cœurderoy enfin dont il est sans doute le plus proche. Th. Bouchet rappelle, pour finir, la postérité de l'anarchiste. Ignorée de son vivant, son œuvre reste longtemps confidentielle. L'historien de l'anarchisme Max Nettlau le tire de l'oubli à la fin du XIX^e siècle. La première édition intégrale de *L'Humanisphère* ne paraît—en espagnol!—qu'en 1927 en Argentine. Puis c'est une longue éclipse avant son retour en grâce dans le sillage de Mai-1968, grâce à Valentin Pelosse. Celui-ci réédite plusieurs écrits et lance un site Internet qui lui est consacré.[1] On peut continuer l'histoire des études sur Déjacque après Th. Bouchet. Son livre a donné une nouvelle actualité à l'anarchiste. Le philosophe Patrick Samzun a réédité *Les Lazaréennes*, avec une préface inédite, livre qui n'avait jamais reparu depuis le XIX^e siècle.[2] Bouchet et Samzun publieront en octobre, à Besançon, un recueil d'études qui lui sont consacrées. Le livre contiendra de nouveaux inédits.[3] Grâce à eux, la comète Déjacque illuminera encore longtemps nos nuits.

Le recueil de Thomas Bouchet est un modèle du genre, une référence sur Déjacque. Il apporte des éclairages essentiels en publiant des manuscrits importants. L'inventaire des sources, la bibliographie, la chronologie, l'appareil de notes sont aussi remarquables. C'est l'or de l'anarchisme originel qui retrouve ici tout son éclat. Une seule réserve toutefois, qui n'est pas seulement formelle. Pourquoi choisir pour titre *À bas les chefs !* ? Il n'est pas de Déjacque et sonne faux. Il a déjà servi en 1912, 1923, 1974... et de nouveau en 2016 ! Pourquoi diable tant de conformisme à l'égard d'un être aussi rebelle ? Pourquoi suivre un chemin tout tracé, quand l'éternel exilé nous incite sans cesse à désertter ? On peut prendre à la volée une des étoiles lancées

par le libertaire. Dans le livre, tant de diamants sont comme des invitations : « D'un avenir vermeil » (p. 109), « Rêveur de Lumières » (p. 203), « L'arche de l'utopie » (p. 209), « Forgeur de foudres » ou bien « Le sombre azur des nuits » (p. 233). Ces formules sont autant de titres possibles. Elles illustrent avec bien plus de force son génie littéraire. Elles rendent mieux compte aussi de la richesse de l'œuvre, que l'ouvrage de Bouchet restitue si bien et le titre si mal. Elles mettent ainsi la beauté au service d'une pensée qui dépasse les polémiques. Car Déjacque ne se contente pas d'attaquer son siècle, ce Lazare ne se limite pas à ces lazzis. Sans doute est-il temps de dire « À bas *À bas les chefs !* » pour rétablir cette ambition fondatrice qu'il partage avec ses semblables : Proudhon, Cœurderoy, Bellegarrigue. Loin d'être seulement un cri lancé contre l'autorité, leur anarchisme se veut une science de l'ordre, de « l'ordre anarchique » dit Déjacque lui-même.

NOTES

[1] Le site se trouve à l'adresse suivante : <http://joseph.dejacque.free.fr>.

[2] Joseph Déjacque, *Les Lazaréennes : fables et chansons – poésies sociales*. Présentées et annotées par Patrick Samzun (Lyon : Atelier de Création libertaire, 2018).

[3] Thomas Bouchet et Patrick Samzun, *Libertaire ! Essais sur l'écriture, la pensée et la vie de Joseph Déjacque (1821-1865)* (Presses universitaires de Franche-Comté, 2019).

Loïc Rignol
Université de Franche-Comté
l.rignol@wanadoo.fr

Copyright © 2019 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for redistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Review nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on H-France Review are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172